CHAPITRE IV

SIÈGE ET CONQUÊTE D'ANTIOCHE
(DE 1097 A 1098)

Antioche, dont les murailles avaient trois lieues de circuit, était dominée au midi par quatre mamelons de montagnes qui se trouvaient compris dans ses murs. Du côté du nord, l'Oronte coulait près des remparts; sur ce point, les fortifications étaient moins redoutables que dans les autres parties de la cité, car l'Oronte formait déjà une défense naturelle. Antioche avait cent trente tours. Les murs étaient crénelés; on y comptait vingt-quatre mille créneaux, d'après un chroniqueur arabe. Quand les croisés arrivèrent à Antioche, il y avait quatorze ans que la ville avait passé de la domination grecque à la domination musulmane. La cité renfermait une multitude de Sarrasins des contrées voisines, qui, effrayés de l'approche des Latins, étaient venus y chercher un abri pour eux, pour leurs familles et leurs trésors. Un émir turcoman nommé Baghisiam ou Accien, qui avait obtenu la souveraineté de la ville, s'y était enfermé avec sept mille hommes de cavalerie et vingt mille fantassins.

Le siège d'Antioche fut décidé, malgré l'approche de l'hiver. Bohémond et Tancrède établirent leur camp sur les hauteurs voisines de la porte orientale, ou porte Saint-Paul; à la droite des Italiens, dans le terrain plat qui environne la rive gauche de l'Oronte jusqu'à la porte du Chien, campèrent les deux Robert, Étienne comte de Blois, Hugues

comte de Vermandois, avec leurs Normands, leurs Flamands et leurs Bretons; puis venaient, toujours vers le nord de la ville, le comte de Toulouse et l'évêque du Puy, avec leurs Provençaux; la troupe de Raymond occupait tout l'intervalle depuis la porte du Chien jusqu'à la porte suivante, appelée plus tard porte du Duc. Là commençait la ligne de Godefroy, qui allait aboutir à la porte du Pont; elle s'étendait

Tancrède taille en pièces une bande de Sarrasins.

ainsi jusqu'à l'endroit où l'Oronte baignait les murs d'Antioche. La place se trouvait par là investie sur trois points, à l'est, au nord-est et au nord; les croisés ne pouvaient pas l'entourer du côté du midi, parce que ce côté est inabordable à cause des montagnes. Un poste à l'ouest d'Antioche aurait beaucoup servi les assiégeants; ils auraient ainsi fermé la porte d'Occident ou porte Saint-Georges, par où les musulmans pouvaient sortir et recevoir des provisions; il aurait fallu pour cela passer l'Oronte. Tel fut le campement de l'armée chrétienne. Sur six cent

mille pèlerins, on en comptait trois cent mille en état de combattre : quel grand spectacle que ces milliers de tentes, ces nombreuses légions sous les armes et tout ce peuple venu de l'Occident! quel formidable appareil pour les assiégés!

Dans les premiers jours du siège, les croisés, persuadés que la terreur devait bientôt leur ouvrir les portes de la ville, s'abandonnèrent à l'inaction; la saison d'automne leur donnait des vivres en abondance; les verdoyantes rives de l'Oronte, les bosquets de Daphné, le beau ciel de la Syrie, les invitaient aux plaisirs; la licence et la corruption se montrèrent parmi les soldats de Jésus-Christ. Les Turcs, en diverses sorties, tuèrent ou firent prisonniers grand nombre de pèlerins répandus dans les campagnes. Voulant venger la mort de leurs compagnons, les croisés songèrent à livrer un assaut; mais ils manquaient d'échelles et de machines de guerre. Un pont de bateaux fut construit sur l'Oronte pour arrêter les courses des musulmans vers la rive opposée. Les chrétiens s'occupèrent de fermer tous les passages aux assiégés, ils travaillèrent à démolir un pont bâti sur un marais, en face de la porte du Chien, par où les musulmans avaient coutume de sortir; après d'inutiles efforts, ils y placèrent une énorme tour de bois qui s'écroula sous les flammes. Les pèlerins ne parvinrent à fermer ce passage qu'en traînant à force de bras devant la porte même du Chien d'immenses débris de rochers et les plus gros arbres des forêts voisines.

Pendant ce temps, de braves chevaliers veillaient autour du camp; Tancrède, placé dans une embuscade, surprit un jour une bande de Sarrasins, et soixante-dix têtes tombèrent sous ses coups. Une autre fois, Tancrède, parcourant la campagne avec un seul écuyer, fit sentir à plusieurs Sarrasins la force invincible de son épée. Dans un merveilleux mouvement de modestie héroïque, l'illustre chevalier ordonna à son écuyer de garder le silence sur les exploits dont il avait été témoin.

Les sorties des assiégés étaient devenues moins fréquentes; mais les croisés, manquant de machines de guerre, ne pouvaient attaquer Antioche : et tous ces fiers chevaliers étaient condamnés à attendre la victoire du découragement des Turcs ou de la faveur du Ciel. Bientôt l'hiver commença; les provisions de plusieurs mois avaient été dissipées en quelques jours; la hideuse famine parut dans le camp des chrétiens; des torrents de pluie vinrent submerger les tentes; ce camp, naguère si joyeux, ne présenta plus que d'horribles misères. On décida de tenter une expédition dans les contrées voisines pour trouver des

vivres. Après les fêtes de Noël, quinze à vingt mille pèlerins commandés par Bohémond et Robert de Flandre se dirigèrent vers le territoire de Harenc, à quelques lieues au sud-est d'Antioche; ils revinrent avec un grand nombre de chevaux et de mulets chargés de provisions. Il fallut peu de temps pour épuiser ces vivres; on fit d'autres incursions qui n'amenèrent rien dans le camp. Chaque jour le froid, la disette, les maladies ajoutaient aux tourments de l'armée, et creusaient des fosses pour de nouvelles victimes. Les prêtres ne pouvaient suffire à réciter les prières des morts, et l'espace manquait aux sépultures. En peignant les ravages de la famine, les chroniques nous présentent les chevaliers, pâles et couverts de vêtements en lambeaux, arrachant avec un fer pointu les racines des plantes, enlevant aux sillons les semences nouvelles, disputant aux bêtes de somme les herbes sauvages. Les chevaux de bataille avaient péri faute de nourriture; au commencement du siège on en comptait jusqu'à soixante-dix mille; il n'en restait plus que deux mille se traînant péniblement autour des tentes pourries par les pluies de l'hiver.

A tous ces maux se joignit la désertion. Le duc de Normandie, qui s'était retiré à Laodicée, ne revint qu'après trois sommations faites au nom de la religion et de Jésus-Christ. La désertion de Guillaume Charpentier et de Pierre l'Ermite fut un sujet de découragement et de scandale. Contraste inouï! la corruption se montra au milieu des plus épouvantables misères; sous la tente des croisés on vit ensemble la volupté et la famine. Le pontife Adhémar frappa de sa parole sévère les libertins et les blasphémateurs; un tribunal composé des principaux de l'armée et du clergé fut chargé de poursuivre et de punir les coupables.

L'approche du printemps rendit l'espérance à l'armée chrétienne; les maladies diminuaient; le camp recevait des provisions du comte d'Édesse, des princes et des moines d'Arménie, des îles de Chypre, de Chio et de Rhodes. Godefroy, qu'une blessure cruelle avait longtemps retenu dans sa tente, s'était montré aux yeux de l'armée, et sa présence avait ranimé les courages languissants. Ce fut alors que les ambassadeurs du calife d'Égyte arrivèrent dans le camp des chrétiens. Ceux-ci, voulant dérober aux ennemis musulmans la vue de leur misère, s'entourèrent tout à coup de la magnificence et feignirent la joie. Les ambassadeurs offraient aux croisés le concours du calife, à condition que l'armée chrétienne se bornerait à un simple pèlerinage à Jérusalem. Les guerriers francs répondirent qu'ils n'étaient point

venus en Asie pour recevoir des conditions, et que le but de leur voyage à Jérusalem était la délivrance de la sainte cité. A peu près dans le même temps, Bohémond et Robert de Flandre remportèrent une victoire sur les princes d'Alep, de Damas, de Schaizar, d'Émesse, qui s'étaient mis en marche pour secourir Antioche. Les croisés ne voulurent point laisser ignorer ce nouveau triomphe aux ambassadeurs du Caire prêts à s'embarquer au port Saint-Siméon; quatre chameaux portèrent aux députés égyptiens les têtes et les dépouilles de deux cents guerriers musulmans.

L'arrivée au port Saint-Siméon d'une flotte de Pisans et de Génois fut l'occasion de combats sanglants. Une foule de pèlerins qui n'avaient pour défense que l'épée de Bohémond et du comte de Toulouse étaient allés joindre la flotte européenne chargée de provisions; en revenant de la mer au camp d'Antioche, cette multitude fut surprise par les musulmans; près de mille chrétiens périrent; le reste de la troupe, poursuivi par les Turcs victorieux, n'eût point échappé au glaive si tout à coup, à la nouvelle de cette déroute, Godefroy et d'autres princes n'eussent volé au secours des pèlerins. L'ennemi se hâta de prendre le chemin du pont pour rentrer dans Antioche, mais les chrétiens avaient envahi ce chemin; de plus, ceux qui avaient fui d'abord du côté des montagnes Noires, au nord d'Antioche, revinrent pour recommencer le combat, et les musulmans, ainsi emprisonnés et pressés entre l'Oronte et les montagnes, se virent dévoués à une mort certaine. Accien, gouverneur de la ville, ayant vu du haut des tours de son palais ou du haut des remparts le péril de la troupe musulmane, envoya aussitôt un renfort pour la soutenir : il ferma sur ses guerriers la porte du Pont, et leur déclara qu'il fallait vaincre ou mourir. Alors commença le carnage des musulmans, raconté avec d'horribles détails par les chroniqueurs témoins oculaires. Le massacre eut pour théâtre principal le monticule qui fait face au pont, et qui, aujourd'hui comme en ce temps-là, sert de cimetière aux Turcs. Les flots de l'Oronte, autour du pont, se trouvèrent comme interrompus dans leur cours par l'amas des cadavres.

A la suite de cette bataille, les croisés construisirent sur ce monticule un fort qui fut confié à la bravoure du comte de Toulouse; ce fort empêchait les musulmans de sortir par la porte du Pont, et permettait aux croisés de circuler sans péril sur la rive droite de l'Oronte.

Il restait aux assiégés une porte par où ils pouvaient recevoir leurs

provisions et se répandre librement dans le territoire de la rive gauche de l'Oronte; aucun croisé n'avait mis le pied de ce côté-là : cette porte était celle de l'Occident, appelée porte Saint-Georges. Les princes jugèrent qu'il était de toute nécessité d'établir un moyen d'attaque dans cette direction. On convint qu'il fallait prendre position autour de la porte de l'Occident; mais l'opération était dangereuse, et les différents chefs hésitaient à s'en charger. Tancrède se présenta; l'illustre chevalier manquait d'argent pour l'exécution du projet; le comte de Toulouse lui donna cent marcs, et chaque prince la somme qu'il put. Un couvent, appelé couvent de Saint-Georges, s'élevait sur une colline à peu de distance de la porte de ce nom; Tancrède le fit solidement fortifier, et, soutenu par une troupe choisie, il sut se maintenir dans ce poste important.

Ainsi les chrétiens se trouvaient maîtres de tous les dehors de la place; la confiance et le zèle animaient le camp de l'armée de la croix; la discipline s'était rétablie, et la force s'était accrue avec elle. Les mendiants mêmes et les vagabonds, dont la multitude augmentait le désordre et multipliait les périls de la guerre, furent alors employés aux travaux du siège, et servirent sous les ordres d'un capitaine qui portait le titre de roi *truand* ou roi des gueux.

Toutes les portes d'Antioche étaient fermées, les combats étaient suspendus; mais de part et d'autre on se faisait encore la guerre par des actes de barbarie. La fureur des Turcs s'exerçait particulièrement contre les prisonniers. L'histoire a gardé le nom d'un chevalier chrétien, Raymond Porcher, conduit un jour sur les remparts de la ville, et menacé de perdre la vie s'il n'exhortait les croisés à le racheter pour une somme d'argent. Raymond Porcher, s'adressant aux assiégeants, les conjure de le regarder comme un homme mort, de ne faire aucun sacrifice pour sa liberté, et de poursuivre les attaques contre la ville, qui ne pouvait résister longtemps. Le gouverneur d'Antioche, instruit du sens de ces paroles, exige que le chevalier embrasse sur-le-champ l'islamisme : il lui annonce qu'il le comblera d'honneurs et de biens s'il y consent, mais que sa tête va rouler s'il refuse. Pour toute réponse, le pieux chevalier se prosterne les mains jointes, les yeux tournés vers l'orient, et bientôt sa tête roule sur les murailles. D'autres prisonniers chrétiens furent jetés le même jour dans les flammes d'un bûcher.

Cependant les assiégés étaient à leur tour livrés à la disette. Accien demanda une trêve, qui fut imprudemment acceptée. Au milieu de